

A propos de l'automne

Jürgen Gedinat

Garder en mémoire un artiste, c'est aussi consentir à s'engager sur les sentiers que son œuvre trace. C'est particulièrement le cas dans l'approche de René Char, poète qui – comme il pourrait se dire avec deux tournures tirées de sa poésie – s'emploie à une «*Recherche de la base et du sommet*», suivant, entre autres, une voie «*Retour amont*».

De ce point de vue, on est tenté de croire que parmi toutes les relations de cœur que René Char a pu nouer au cours de sa vie, il y en a une qui fut d'une importance singulière, celle avec Martin Heidegger, l'auteur d'œuvres dont le titre est par exemple «*Chemins qui ne mènent nulle part*» ou «*Le chemin de campagne*». Bien sûr, leur affinité ne s'arrêtait point au titres qui ne peuvent indiquer, au mieux, que l'estime profonde qu'ils se portaient l'un à l'autre; elle se manifeste déjà plus clairement dans les dédicaces qu'ils échangeaient.

Ainsi Heidegger dédia à Char l'édition française de son recueil «*Acheminement vers la parole*». Et le lendemain-même d'une visite que le philosophe avait rendu au poète pendant quelques jours du mois de septembre 1966, celui-ci écrit le poème «*A M.H.*».

Considérons donc cette petite œuvre comme le témoignage d'une attention réciproque, né d'une rencontre bien augurée, qui nous rappelle un moment de mutuel attachement.

A M. H.

L'automne va plus vite
en avant, en arrière que
le râteau du jardinier.
L'automne ne se précipite pas
sur le cœur qui exige
la branche avec son ombre.

Les Busclats 11 sept. 1966

En peu de mots, René Char évoque bien autre chose qu'une saison. L'automne dépasse les limites du calendrier et ne peut être en fin de compte objet d'une chronométrie quelconque. Son temps est moins courant qu'une montre ne peut indiquer. Par sa particularité de ne pas aller exclusivement «en avant» mais aussi «en arrière», il se refuse à tout sens unilatéral.

La dimension de l'automne demande une mesure toute simple et bien singulière. Elle ne saurait être à l'échelle d'une pendule dont le balancier ne

connaît ni l'en avant ni l'en arrière. Quand, par contre, le jardinier – celui de ce poème –, à l'aide d'un râteau, est affairé à son terrain, il est engagé dans la relation harmonieuse qui règne entre automne et jardin – relation par laquelle il prend la mesure de toutes ses actions. Mais comme la comparaison semble étrange! Et pas seulement du fait que l'automne soit plus rapide que le râteau – voire plus «vite» que celui-ci. Au fond, on est ici aussi loin des préoccupations quotidiennes que du jardinage.

Comment comparer le râteau – outil qui selon le geste du jardinier passe dans l'*espace* du jardin – à l'automne, phénomène tellement temporel qu'il est quasiment lui même du *temps*? Comment comparer ce que je peux prendre en main avec ce qui, avant même que je n'aie tendu la main, a déjà eu quelque emprise sur moi?

Le râteau du jardinier, le temps de l'automne – René Char les compare. Mais en quoi? Ils ne sont pas à comprendre dans une opposition. La 'vitesse' du râteau se mesure à celle de l'automne. Son «en avant, en arrière» se réfère au mouvement du râteau. Chacun à sa guise, ils se confient l'un à l'autre et le jardinier fait charnière entre les deux. Cet ensemble a lieu au jardin, sinon même en tant que jardin. Est-ce donc le jardin qui au fond compare la 'vitesse' du râteau à celle de l'au-tomne? Oui et non.

Mais dans quel sens l'automne – pour déployer la suprématie de son «en avant, en arrière» – serait-il lié au jardin et au jardinier avec son râteau? Ne s'agit-il pas simplement d'une métaphore qui, du reste, ignore les réalités de notre temps? Pourquoi ce jardinage, si l'automne touche aussi bien les forêts que les champs ou les prés? Ils sont concernés certes, mais point n'est besoin du râteau, outil qui n'est utilisé qu'au travail des champs. Et même là il a dû céder le passage aux turbulentes moissonneuses-batteuses qui filent à une telle vitesse que toute une cohorte de râteaux ne pourrait les suivre. Le râteau du paysan: une image pastorale dans les pays occidentaux d'aujourd'hui? Le râteau du jardinier: une image naïve? On entend bien souvent le bruit des motoculteurs déborder des jardins et déjà même celui des aspirateurs de feuilles mortes.

D'un autre côté, la pelouse, bien qu'elle s'est mis à le remplacer, ne fait pas un jardin; au fond elle ne peut être là que par la tondeuse. Celle-ci comporte un panier qui ramasse derrière elle l'herbe coupée. Et ce n'est pas sans raison que ce dernier est fixé exactement à cet endroit, sans pourtant pouvoir tenir lieu de râteau qui, dans sa lenteur, sera toujours bien en retard. Que ce soit par rapport à une machine ou ... à l'automne.

Il y a peu d'outils qui, comme le râteau, essentiellement relèvent d'un rassemblement. Il ne se borne donc pas à rassembler seulement des feuilles. Son propre mouvement se développe particulièrement en automne, qui lui, à son tour, a déjà joint l'été au printemps. Le râteau passe alors après la récolte qui, elle, s'était orientée sur les fruits mûris auparavant, lesquels, quant à eux – provision pour subsister jusqu'au printemps prochain – devancent l'hiver.

Le râteau dégage le jardin des traces de l'été et – pour qu'il se renouvelle – le laisse à l'hiver. Quand ce dernier recouvre le jardin, le râteau n'est plus en usage. Mais même là, posé contre le mur, il reste cet outil de rassemblement qui, rappelant les saisons, est prêt à reprendre la suite. Et bien que le

jardinier s'en serve aussi au printemps et l'été, le râteau n'exécutera son propre mouvement qu'après cet «en avant, en arrière» de l'automne. Finissant l'été, l'automne prépare l'hiver (à subsister). Devançant l'hiver, il remonte à la maturation de l'été.

L'automne accomplit l'année et précède même le râteau en sa finalité. Cette fin provoque, à la vérité, le début de tout service qu'il peut rendre au jardinier – fin d'utilité qui s'y avère, car c'est en automne que le râteau achève la cueillette et des fruits et des fleurs qui ont déjà mûri avant qu'il ne passe. Le jardinier les a rentrés chez lui. Une fois passé le temps qui les vit au jardin, ils vont désormais trouver place à l'intérieur de la maison. C'est elle qui demande l'aménagement du jardin. Ainsi, en son abondance, le jardin est plus près d'elle en tant que demeure que ne le pourrait être tout champ ou tout pré, malgré la nécessité où ils sont par exemple d'alimenter des citadins. Le jardin appartient à la maison comme cette dernière dépend de lui en sa fin automnale. Le râteau est le point de rencontre de leur attirance réciproque.

Aussi simple que puisse sembler ce rapport entre maison et jardin, il n'a rien d'idyllique. Et même si d'un tel jardin contentement et oisiveté rayonnent dans la maison du jardinier, ou même si de son intérieur négociation et défi quotidien restaient exclus, ce jardin supporte bel et bien davantage de mouvements que ne passent de voitures sur une autoroute ou de données dans un ordinateur. Comme chaque enclos essentiel, le jardin diffère de ces lieux et endroits où nous poursuivons nos affaires habituelles. Par ce qu'il inclut il est cette exception. Et il inclut en ouvrant son territoire à ce qui, pour se déployer, n'en trouve pas ailleurs.

Toute saison rend plus intense, à sa façon, l'être de maintes choses. Les saisons ont leurs propres couleurs, leurs odeurs et goûts spécifiques, ainsi que les plats et vêtements qui leur correspondent. Si je sors en simple chemise ou si je mets un manteau, cela ne se décide pas dans le jardin. Pour savoir si l'on est en automne ou au printemps, on n'a pas besoin de se renseigner auprès d'un jardinier. Ainsi le feuillage des forêts merveilleusement colorées n'indique pas seulement que c'est l'automne, mais il réjouit, adoucit, impressionne ou même inquiète. Une brume matinale, se dissipant lentement des prairies et rivières, est plus séduisante qu'un jardin dans sa plus ou moins grande sobriété. Aussi, comparé à l'immensité des vents violents, le jardin, dans ses limites, semble presque futile.

Et pourtant, en dépit de tout son déploiement sublime, l'automne ne se dilaterait pas, ne pourrait pas atteindre sa fin, s'il n'y avait pas quelqu'un qui le suivît. Et encore, l'expansion de sa capacité rassembleuse ne se perd que trop facilement en la plaisance ou la langueur de ceux qui admirent sa seule force de séduction. En outre, sa portée se perdrait, s'il n'y avait pas cet enclos soigneusement ouvert au passage de l'automne – enclos, qu'est un jardin. Devant son terrain, il ne s'agit pas de se laisser impressionner par les indices de l'automne, aussi sublimes soient-ils. Il faut les comprendre et en répondre. C'est seulement en cette conséquence que le râteau dévoilera la 'vitesse' de cet «en avant, en arrière» propre à l'automne. Cette 'vitesse' bienveillante entraîne et promène le râteau; ce râteau, qui passant en dernier, laisse finalement aussi l'au-tomme à l'hiver.

L'automne risquerait de n'être qu'un spectacle aussi bien apaisant qu'excitant, si le jardinier n'y intervenait pas avec toute sa connaissance de la terre et du ciel. Alors pas d'automne véritable s'il n'y a pas de jardinier avec son râteau? Oui et non. C'est grâce à l'automne que le jardinier prépare le terrain; y besogne faite, il rentrera chez lui. Si nous autres, la plupart du temps, sommes occupés obligatoirement à gagner notre vie ailleurs, et si, par là, nous n'y procédons pas comme ce jardinier qui suit les saisons, cela ne veut pas dire pour autant que ce soit plutôt nous qui ayons les pieds sur terre. Certes, tout le monde n'est pas jardinier, et pourtant, la manière en laquelle il s'engage, lui, à quelque chose qui nous regarde tous, pourrait ouvrir les yeux à bien d'autres – et non pas seulement les yeux.

Quoi qu'il en soit, les saisons, et donc ici l'automne, nous concernent tous, que ce soit à l'extérieur du jardin, ou à l'intérieur. Mais même au cas où, par admiration, par respect ou encore par amour, nous avons égard aux apparences sublimes de l'automne – ces états d'âme n'acquièrent que de loin l'emprise inévitable qu'il a sur nous. Ceux qui se renferment alors à l'abri de leurs émotions habituelles, ressentirons à partir de là l'automne au fond comme inoffensif. Sur leur cœur il ne pourra guère avoir d'impact. C'est plutôt par amour-propre qu'un tel cœur – peut-être se précipitant aussi lui-même sur les apparences de l'automne – ramène à soi ce qui l'entoure et sert ainsi sa subjectivité. L'exigence de cet amour pointe sur l'émotion seule et sur ce qui la provoque. Il ne se doute pas de ce qui mouvait le râteau «en avant, en arrière».

Contrairement à ces cœurs, pris d'une manière ou d'une autre dans un monologue, il y a ceux qui, beaucoup moins nombreux, s'engagent dans la direction opposée. Ils poursuivent le sentier sentimental des choses qu'ils aperçoivent, se laissant entraîner au loin par elles. Mais un cœur qui s'attache à ce qui l'attire, jusqu'à faire un avec cela court le danger de s'y perdre, de s'y abandonner. Notamment hormis la plénitude indulgente du feuillage qui s'accorde au calme d'une contrée automnale, peut émerger pour lui un glas qui teinte cette ambiance d'un ton mélancolique. Les vents et pluies qui suivent irrésistiblement, tiennent simplement cette promesse qui, là, s'était déjà annoncée. De tels bouleversements déclenchent une chute de ce cœur.

Un cœur qui s'est délivré de la sorte de l'automne, a fait en même temps l'expérience d'une fin à laquelle il a beau s'opposer. Bien que l'automne ne trouve pas de terrain en cette expérience, celle-ci a connu son pouvoir. Quelqu'un avec un tel cœur s'est seulement laissé aller, ou même, plus encore, par ce qui l'attire s'est 'fait' aller, bien qu'il ignore qu'en halant ce dernier vers son cœur, il pourrait peut-être se retrouver bien installé chez *soi*. Hors du jardin, l'automne, livré à lui même, a la tendance débridée de se précipiter sans retenue sur un cœur qui – même contre son gré –, au lieu d'exiger les limites dont il a sincèrement besoin, exagère en s'exposant passionnément à ce qui le prend.

Mais cela ne veut pas du tout dire qu'à l'intérieur d'un jardin, on serait à coup sûr à l'abri d'une sorte de 'précipitement' de l'automne. Et encore – qu'est-ce que ce précipitement; faudrait-il l'éviter et si oui, pourquoi et comment? Tant que nous ne savons pas de quel précipitement – voire de

quelle précipitation – il s'agit, nous ne saurons pas non plus dans quelle mesure cela nous concerne.

Suivons le râteau et son jardinier. Regardons de plus près leur appartenance réciproque. Le râteau guide le jardinier, car celui-ci recule en ratisant. Ratisser, c'est reculer, tout comme semer est avancer. Le jardin a toujours ménagé ce recul, sinon même ce retrait – que le jardinier puisse tourner le dos à ce vers quoi il avance. Ainsi il vide ou aplanit le terrain qu'il met devant lui, en s'en retirant. Par ce mouvement, il se retrouve au bord d'une plate-bande débarrassée, une bande de friche peut-être, en tout cas devant une fin, ne serait-ce que la fin de ses activités. Après son dernier pas en arrière, le dernier trait du râteau, son avenir et son passé se rétrécissent au seuil du vide qu'il a préparé lui-même, suivant l'automne. Face à un vide qui comme une sorte d'inanité rend inutile tout effort pour l'animer, une ombre de vanité pourrait s'emparer du jardinier, de son cœur, pourrait l'y précipiter impitoyablement.

Mais puisque, bien autrement que les mains, il peut comprendre à sa façon un vide insaisissable, ce cœur est appelé vers le moment où la manœuvre ne mène plus à rien et s'y éteint – moment qui rappelle la 'vitesse' majeure du mouvement ambigu de l'automne, lequel en dépit de son avance ne l'atteint pas forcément par le susdit précipitement. Avec l'exigence du cœur, son pouvoir devient relatif. Sans elle, l'automne, par son trait dérobant, pourrait nous arracher le cœur et l'entraîner avec soi, ou bien, s'il s'y précipite, le pourchasser et le mettre en déroute. Mais, tant que son exigence répond au retrait de l'automne-même, et le suit, le cœur reconnaît que celui-ci, qui l'a toujours fait battre en cachette, déploie le moment bienveillant de *sa* vitesse. C'est en connaissance de cause que ce cœur prend ses mesures et se propose les jalons entre lesquels se passe tout ce que lui arrive, y compris cet «en avant, en arrière» de l'automne.

Bien qu'être arraché ou pourchassé ne soit pas une fin pour le cœur, s'il exige des limites pour ce qui a de l'emprise sur lui, ce n'est pas pour autant afin d'éviter simplement d'en être chaviré. Le cœur est exigeant en son essence. Mais s'il ne s'engage qu'aux choses qui – comme un râteau, un fruit, une fleur – sont à la portée de notre main, le cœur se néglige lui-même, de sorte qu'avec la portée qui n'est essentiellement propre qu'à lui, il ignore aussi ce qui ne concerne exclusivement que lui, et ici donc: «la branche avec son ombre». Plus le cœur s'abstient de sa propre ambition essentielle, plus il sera troublé, jusqu'à devenir 'immonde'.

Et pourtant l'exigence de ce cœur ne porte pas sur l'objet d'un besoin ou d'un désir, un objet dont on pourrait s'emparer pour en disposer, ou ne serait-ce que pour satisfaire une envie – en aucun moment celle-ci ne porte sur quelque chose de tel. Tout aussi peu prétend-elle, présomptueusement, poursuivre avec raison un droit quelconque. Par son exigence, ce cœur éveillé décide de sa propre disposition, dilatant une aire libre.

Chaque exigence se réfère à quelque chose que, d'une manière ou d'une autre, nous avons déjà compris auparavant. Le cœur ne faisant pas exception. Au contraire. Avant de réclamer pour soi ce à quoi il tient, il s'y était déjà donné. Sa cordialité croît avec son don d'accueillir. Cette exigence est à la fois don et accueil du cœur, qui ainsi rend présent ce qui ne regarde

que lui en demandant son respect. On pourrait même dire que ce cœur – par «la branche avec son ombre» – est exigé à exiger, ou encore se trouve exhorté à inviter.

Si le don – c'est à dire, s'être toujours donné – est essentiel pour le cœur, il a de l'avance sur nous – que l'on soit jardinier ou pas. Et puisqu'il s'agit de mon propre cœur, c'est avec lui que je me devance moi-même. Consentir à ce trait primordial, c'est devenir cordialement fidèle à soi. Mais ce n'est pas une fidélité dans laquelle on ne se concentrerait que sur soi tout seul; car elle, et plus encore la croyance, prend sa source dans la constitution propre du cœur: s'être donné à ce qui le regarde, qui est en même temps ce qu'il exige. Si enfin nous n'étions pas ceux qui, au plus profond, ne disposent pas d'eux-mêmes, nous ne pourrions pas être consternés dans nos cœurs par les moments qui nous le rappellent. Eveillés ainsi, il tient à nous d'exiger l'aire libre où se mesurent nos dispositions. (Pourvu que nous fassions confiance à notre être-cœur, dont ce poème ne considère que deux modes décisifs – celui du cœur qui se renferme à l'abri d'un amour-propre n'y est même pas mentionné.)

Cœur et mains ne répondent pas de phénomènes similaires. A l'instant où les mains ne trouvent plus rien à saisir et se tendent dans un 'vide', le cœur comprend la réticence d'une ampleur inépuisable dont la dimension ouverte est dissimulée par «la branche avec son ombre»: la dimension entre ciel et terre. Alors il l'exige – changeant la friche en jachère. Avec l'exigence essentielle se déploie la dimension qui dispose de la mesure simple pour la complexité de tout ce qui est.

La branche se penche par-dessus le sol qui l'accueille dans l'ombre, répondant discrètement aux lumières du ciel. Terre et ciel, attachés de leur façon l'un à l'autre, débattent de leur propre autonomie et dans la branche et dans l'ombre. Le cœur battant y intervient et s'élance: il s'agit de remplir son exigence, qui dégage la différence entre les deux. Cette différence se révèle ainsi comme distance à l'intérieur de laquelle nous nous retrouvons engagés à la garder distincte.

Jardiniers-gardiens de l'(espace) ouvert entre branche *et* ombre, nous gagnons et préservons les limites de notre demeure intime. Ces limites, qui se font face, sont constantes. Les vents les plus violents ou les plus agités ne sépareront pas l'ombre de la branche, car l'une tient à l'autre, à n'importe quelle saison. C'est finalement dans ces limites-là que les saisons viennent et s'en vont. Et puisque le cœur, de sa propre manière, a ouvert le jeu silencieux entre «la branche *avec son ombre*», il s'est lui-même aussi ouvert à elles intimement, pour que l'automne, au lieu de se précipiter sur ce cœur, librement passe par lui.

Si l'impossibilité d'entamer quelque manœuvre que ce soit nous va au cœur – ouvert en ladite exigence et par elle –, nous pourrions reconnaître la simple singularité d'un seuil sur lequel s'arrête toute possibilité d'exiger. Il est la base de notre ferme fidélité cordiale. L'automne en serait l'avant-propos qui nous le rappelle. Ni plus, ni moins.